



CULTURE

Hong Sang-soo au rendez-vous des âmes esseulées

Un film mélancolique où les personnages ont des allures de rescapés

HOTEL BY THE RIVER



On le sait, le propre de l'hôtel est d'être un lieu de passage. Mais de passage vers quoi ? Là est toute la question. Car il existe bien des façons de passer : d'un lieu à un autre surtout, mais aussi d'une humeur à l'autre, d'un état d'âme au suivant, ou encore de vie à trépas. L'hôtel pourrait bien être aussi ce refuge entre deux mondes, ce sas de décompression où les âmes en transit, souffrantes, esseulées, se donnent rendez-vous : une étape non pas entre ici et ailleurs, mais entre ici et l'au-delà.

C'est en tout cas cette dimension intérieure, voire abstraite, que semble avoir retenu le dernier long-métrage du cinéaste sud-coréen Hong Sang-soo, présenté en 2018 au Festival de Locarno et se déroulant intégralement dans le périmètre d'un hôtel perdu au milieu de nulle part. Bordé par le cours imperturbable et majestueux de la rivière Han, l'établissement dépeuplé est en pleine hibernation, donnant aux quelques personnages qui s'y croisent l'allure de rescapés. Parmi eux, un vieil homme pense à la mort qui vient, dont l'auberge presque vide pourrait bien être l'antichambre.

La mort fait donc son entrée dans le lexique de Hong Sang-soo, que l'on connaissait surtout pour

ses études des comportements amoureux, généralement dépeints dans leurs accroc et dissonances. *Hotel by the River* marque à ce titre une inflexion dans l'œuvre prolifique du cinéaste, puisque les relations entre les sexes ne constituent pas directement son objet. Au contraire, les scénarios féminin et masculin y resteront tout du long distincts, proches mais parallèles, et en quelque sorte irréconciliables.

Young-hwan (Ki Joo-bong), poète vieillissant et résident invité de l'hôtel, reçoit ses deux fils pour leur signifier sa mort prochaine et passer un peu de temps avec eux, mais ne cesse de leur filer entre les doigts. Dans une chambre voisine, Sang-hee (Kim Min-hee), jeune femme éplorée, retrouve son amie Yeon-ju (Song Seon-mi), qui vient l'aider à essuyer le contrecoup d'une rupture. D'un côté comme de l'autre, il n'est pourtant question que de déceptions amoureuses, qui laissent des stigmates aux femmes comme aux hommes, mais jamais les mêmes.

Après *Grass* (2018) et *Le Jour d'après* (2017), *Hotel by the River* fait partie de la gamme en noir et blanc des films de Hong Sang-soo. Explorant les ressources du format, le cinéaste y mène de

somptueuses études plastiques sur les contrastes ou les matières. En atteste, par exemple, ce passage splendide où Sang-hee et Yeon-ju se promènent à l'extérieur de l'hôtel, foulant le tapis des premières neiges de la saison : leurs longs manteaux noirs gravent leurs silhouettes comme à l'encre sur l'étendue de blanchâtre qui envahit tout le champ.

Raffinement esthétique

De même, les belles scènes de chambre entre les deux femmes qui lambinent au lit, s'endorment dans les bras l'une de l'autre, présentent un subtil dégradé d'étoffes, se lovent dans un environnement cotonneux qui semble également suspendu entre veille et sommeil. L'hôtel lui-même semble fait de cette matière crayeuse et ductile du noir et blanc, qui lui confère une géographie instable, mouvante, à l'image de ce salon où le père et ses fils ne parviennent pas à se retrouver.

Loin d'être anodin, ce raffinement esthétique, obtenu avec des moyens d'une extrême simplicité (le film a été tourné en deux semaines, selon le générique dit en voix off), rencontre précisément le thème moral du film, qui réside dans la délicate perception de la beauté des choses. C'est au vieux poète, se sentant à l'article de la mort, qu'il revient d'y répondre, lui qui a mené la vie d'artiste et cherche à consigner dans ses carnets ses impressions fugaces.



Le cinéaste mène de somp tueuses études plastiques sur les contrastes ou les matières du noir et blanc

Saisi par la vision des jeunes femmes marchant dans la neige, il s'avancera à leur rencontre pour saluer leur beauté (il reste bloqué sur le mot). Plus tard, les retrouvant au restaurant, il leur récitera un poème de sa composition : une étrange fable dystopique qui peut se comprendre comme une allégorie de la beauté perdue.

Mais la plus belle scène demeure sans doute celle où le vieillard révèle à ses fils le sens profond des prénoms qu'il leur a décernés, comme une véritable profession de foi poétique, qui résume la place de l'artiste dans le monde. De la longue série d'artistes qu'a croqués Hong Sang-soo, Young-hwan s'avère certainement le plus bouleversant, car dépositaire égaré du sens ignoré comme de la beauté secrète des choses les plus simples, les plus immédiates.

Le film est lui-même fait des choses les plus simples : d'allées et venues, de rencontres et de retrouvailles, de conversations à bâtons rompus, d'instantanés évanouis et d'heures perdues, d'humeurs brouillées et de silences douloureux. Sculpté dans la matière la plus insignifiante, dans ce que la banalité a de plus concret et buté, le récit n'en laisse pas moins affleurer les rimes secrètes et les répétitions, les occurrences et les motifs cachés dont Hong Sang-soo a le secret, et qui constituent la partition inconsciente de nos vies. Celle d'*Hotel by the River* est une sonate au cours flottant et nébuleux, se résolvant en un éclat des plus tragiques. ■

MATHIEU MACHERET

Film sud-coréen de Hong Sang-soo. Avec Ki Joo-bong, Kim Min-hee, Song Seon-mi, Kwon Hae-hyo, Yu Jun-sang (1 h 36).



De gauche
à droite :
Young-
hwan (Ki
Joo-bong),
Sang-hee
(Kim Min-
hee), Yeon-
ju (Song
Seon-mi).

JEONWONSA